*Dès qu'il en eût reçu l'ordre*

Marceau prit le commandement de l'arrière-garde : il était adoré des soldats ; aussi | à sa vue | le mouvement rétrograde s'arrêta.

(Dites avec importance.)

L'archiduc Charles | crut qu'il était arrivé un renfort aux Français, et s'arrêta de son côté.

(Dites d'un ton quelque peu ironique.)

Le soir même il apprit que ce n'était qu'un seul homme.

(Expliquez bien ce qui suit.)

Pendant cette halte, Marceau avait eu le temps de prendre toutes ses dispositions ? et à compter de cette heure, l'armée ne recula plus que pied à pied, et sans que l'archiduc Charles pût l'entamer une seule fois.

(Reprenez en pressant un peu le débit.)

Ce fut ainsi qu'ils traversèrent la forêt de Rossembach ; mais arrivés de l'autre côté de la forêt, un aide-de-camp de Jourdan | vint annoncer à Marceau | que l'armée française n'avait point encore achevé de franchir le défilé, et qu'il était nécessaire qu'il s'arrêtât | et fît tête aux Autrichiens.

(Dites plus lentement et d'un ton plus ferme.)

Le mot : halte ! retentit aussitôt sur toute la ligne, et l'arrière-garde française | présenta à l'ennemi | un mur de fer ; puis aussitôt, ayant jeté les yeux autour de lui | pour voir quel parti il peut tirer du terrain, il aperçoit deux mamelons qui dominent la sortie de la forêt ;

*Il n'hésite pas, il comprend l'importance de ces deux points stratégiques*

il ordonne de mettre en batterie six pièces d'artillerie légère, fait avancer le gros de ses troupes | pour soutenir son arrière-garde, et pour mieux examiner l'ennemi qui s'avance, part au galop | accompagné du capitaine de génie Souhait, du lieutenant-colonel Billy, et de deux ordonnances.

(Dites d'un ton plus grave et en accentuant fortement.)

Arrivé presque à la lisière de la forêt, Marceau s'arrête. En ce moment un coup de carabine part | à une vingtaine de pas de distance.

(Dites avec peu de voix et d'un ton ému.)

Marceau vient d'être frappé. Il fait machinalement quelques pas en avant, la main sur sa poitrine.

(Dites assez rapidement et avec beaucoup d'émotion.)

Le lieutenant-colonel Billy s'aperçoit qu'il chancelle ; il court à lui | et le reçoit dans ses bras.

(Dites d'une voix mourante.)

—Ah ! c'est toi, Billy, lui dit Marceau ; je crois que je suis blessé à mort.

(Dites d'un ton agité.)

Jourdan accourt bientôt | et se jette en pleurant sur le corps de Marceau ; mais Marceau lui dit avec un sourire doux et triste :

(D'une voix peu timbrée mais fortement accentuée.)

—Tu as quelque chose de plus important à faire | que de pleurer ma mort ; tu as à sauver l'armée.

(Dites d'un ton grave et soutenu.)

Jourdan fait de la tête un signe affirmatif, car il ne peut parler ; il prend le commandement de l'arrière-garde, et ordonne de transporter Marceau à Altenkirken.

(Débitez plus simplement ce qui suit.)

L'armée passa le défilé sans être atteinte. Le soir Jourdan rentra à Altenkirken ; il fit appeler les chirugiens,

(Dites avec un ton ému et grave.)

et apprit d'eux | que non seulement il n'y avait aucun espoir de sauver Marceau, mais encore que le moindre mouvement hâterait sa mort.

*Fort troublé par cette nouvelle*

Il entra dans la chambre du blessé, et, en le voyant, pâle et mourant qu'il était, calme et souriant comme d'habitude,

(Dites avec un ton de grande affliction.)

il ne put s'empêcher de pleurer, lui, vieux soldat des premières guerres, qui avait tant vu d'hommes tomber autour de lui.

*En voyant son chagrin,*

Marceau fit un effort | et tendit la main à ceux qui l'entouraient.

(Avec une voix douce et résignée.)

Mes amis, leur dit-il, je suis trop regretté.